

Destins fêlés

LE TOURNESOL DÉCHIRÉ

Boris Schreiber

François Bourin, 314 pages.

Il faut le déclarer sans ambages : pour apprécier le dernier roman de cet écrivain d'origine russe, il faut avoir lu le précédent. Intitulé *Le lait de la nuit*, il racontait une année dans la vie d'un enfant. Et ce n'était, pas plus que dans *Le tournesol déchiré*, un ouvrage de fiction. Schreiber ne trichait pas : « Mon passé et mon présent me veulent nu, et non plus dans mes histoires en loques »...

Étrangement, voilà que retrouvant une fois de plus son passé d'enfant russe, l'auteur décide de se raconter à la troisième personne du pluriel : « Sans doute est-ce l'abus du " je " dans le livre précédent, *Le lait de la nuit*, qui les condamne au " ils " dans ce livre-ci. L'œuvre jalouse de tout ce qui n'est pas elle, se venge et brise l'unité dont elle a besoin cependant pour se construire : l'explosion du " je ". »

Ce que ce passage du « je » au « ils » représente, pour l'auteur, brise non seulement l'unité du roman, mais encore dérange, désarçonne le lecteur. Cette convention, il faut s'y habituer. Se contraindre à l'admettre en vertu de la liberté que s'octroie un romancier. S'agit-il pour Boris Schreiber d'oublier, cinquante et même soixante ans après les événements qu'il relate, son statut de fils unique ? Sans doute. Et, donnant la parole à la mère, qui se souvient, avec horreur, de ses 24 avortements, le fils, ce Borinka tant aimé, scinde le récit : on y entend la voix lasse, souvent agressive, de la femme vieillie, vivant seule dans un immense appartement qui regarde le parc Monceau, à Paris, et celle de la jeune femme qui survécut à toutes les épreuves, de Moscou à Riga, puis aux errances d'Anvers à Berlin, avant « l'installation », difficile, douloureuse, à Paris.

Boris a huit ans alors et ses père et mère, Genetschka et Volodia, peuplent tout son univers. Quand « ils » se souviennent de cette enfance, c'est en écoutant la mère. Toujours hantée par la tourmente de la révolution russe, n'ayant rien oublié de cette descente aux enfers. Mais, en contrepoint, c'est la vieillisse dorée du vieux couple, installé dans un palace de Monaco – l'Hôtel de Paris qui permet au fils qui le visite, de raconter succinctement sa propre vie, ses trois mariages – qu'il appelle ironiquement ses dynasties – et finalement la mort du père.

En passant outre à la difficulté de lire cette confession, fragmentée dans le temps, et dans l'Histoire personnelle de l'auteur, on sera vite subjugué par le personnage de la mère. C'est elle l'héroïne, c'est elle qui, de l'enfance de Boris jusqu'à sa presque vieillesse, domine le destin du narrateur. Quand « ils » parlent de « destins fêlés jusqu'à l'émiettement », que « dès leurs sept ans, dès l'après-Riga, leur lente dislocation commençante », l'auteur n'hésite pas à glisser ce qu'on pourrait nommer son autobiographie : « Cinquante-cinq ans plus tard, ils la décrieraient dans leur neuvième livre, mais cruellement, pour obéir aux couleurs du sort. Par soif de s'approprier les trous haineux du destin. Berlin, Anvers, une dernière nuit dans le train. »

« Le fait d'être juifs, d'origine russe, avec un nom allemand nous vaut plutôt le mépris que la sympathie », explique l'auteur en quatrième de couverture. Tout son livre en porte l'empreinte presque ineffaçable, en dépit de ce qu'il faut bien appeler la réussite financière de ses parents. Dont nous ne saurons pas, dans ce second roman autobiographique, pas plus que dans le premier, comment, de pauvre émigré russe, ce Volodia devint le riche industriel qui finit ses jours dans le luxe d'un palace monégasque, mettant non seulement sa veuve mais également son fils à jamais à l'abri du besoin.

Schreiber, une fois de plus, préfère renouer avec un passé dramatique, des années de dur apprentissage d'enfant juif dans un quartier hostile, en se réservant sans doute les matériaux qui bâtiront la suite, qui sont déjà des éléments du troisième volume de ces mémoires déguisés en romans.

Aux dernières pages, avant d'en finir provisoirement avec *Le tournesol déchiré*, Schreiber décrit sa mère, « affectueuse, affairée », quittant le triste Hôtel des Sports, leur premier gîte parisien, pour le 36, rue de la Glacière, dans le 13^e arrondissement où elle prépare l'emménagement du trio familial dans un grand appartement. En quittant son fils, qui va prendre seul son petit déjeuner, elle lui glisse un mot. « Un mot en français ! »

Ce mot, il faut le citer puisqu'il s'agit d'un poème, quatre vers « écrits pour eux », dont « ils se jurèrent de ne l'oublier jamais » :

Mon tournesol déchiré, mon belle garçonnette
Pourquoi tes yeux avoir ces couleurs inquiètes ?
Grâce à moi toujours tu vaincras les demains
Toute ma vie, toute ma mort, je te tiendrai la main.

Suis-je parvenue à faire entendre que ce livre, rédigé en dehors de toutes les modes littéraires, qui ne tend qu'à se souvenir, est un grand roman ? Qui raconte, sous couvert d'une histoire personnelle, un monde évanoui : celui de la Russie d'avant l'URSS, et celui d'une enfance d'exil mais qui demeure, pour celui qui l'a vécue, « l'âge d'or, même à très peu de carats »...